L'ALTÉRITÉ CULTURELLE : ÉCRAN, MIROIR OU ALIBI ? RÉFLEXION AUTOUR DE QUELQUES TRADUCTIONS FRANÇAISES DE *TOM JONES*

Mathilde FONTANET[1]

Abstract: In this article I aim to show that even when the source and target cultures are close, translators sometimes invoke dissimilarities in order to justify interventions that actually have completely different motivations. Cultural otherness then becomes a mere myth or alibi: translators may perceive or present as culturally different things they simply misunderstand or find disturbing. Under the pretext of cultural difference, they then allow themselves to project whatever they want into the text or to redesign it in accordance with stereotypes.

Keywords: French translations of Tom Jones, pseudo-cultural otherness, presumed target reader, cultural context, translator's intervention.

Dans le présent article, je me propose de montrer que, lorsque des cultures sont voisines, le traducteur invoque parfois leurs différences pour justifier des interventions dont la motivation est en fait tout autre. L'altérité culturelle tient alors du mythe ou de l'alibi. Mon but n'est pas de nier que « le fait culturel, dans son essence, *résiste* fortement à l'opération de traduction » (Bensimon, 1998 : 10), mais de rappeler qu'il existe des cas où l'on perçoit ou présente comme culturellement incompatible ce qui est simplement incompris ou dérangeant. Le traducteur, sous prétexte de différence culturelle, se permet alors de projeter dans le texte ce qu'il aurait souhaité y trouver ou de le reconfigurer pour le conformer à des stéréotypes.

Après avoir caractérisé la notion d'écart culturel, j'illustrerai les libertés que les traducteurs prennent parfois en son nom à l'aide d'exemples tirés de traductions de *Tom Jones*, puis je décrirai le mécanisme de leurs interventions.

[1] Université de Genève, Suisse, Mathilde.Fontanet@unige.ch.

BDD-A2728 © 2014 Editura Universităţii din Suceava
Provided by Diacronia.ro for IP 216.73.217.142 (2026-11-14 22:56:20 UTC)

La notion d'écart culturel

Le terme *culture* a des sens très divers. Il signifie notamment l'« ensemble des formes acquises de comportement dans les sociétés humaines » (*Le Grand Robert en ligne,* 2014). Selon le *Trésor de la langue française en ligne*,

> [associé à un] déterminant référant à une époque ou à un peuple, le syntagme évoqu[e] le patrimoine de connaissances et de valeurs (tirées des œuvres littéraires, philosophiques, artistiques) propre à une ou plusieurs nations à un moment donné de leur histoire.

Comportements, connaissances, valeurs… Le concept est complexe. L'anthropologue Edward Burnett Tylor l'étend à presque tous les domaines de la vie humaine :

> Culture, or civilization, taken in its broad, ethnographic sense, is that complex whole which includes knowledge, belief, art, morals, law, custom, and any other capabilities and habits acquired by man as a member of society.[1] (Tylor, 1924 : 1)

La notion de culture est souvent associée à celle de langue ou de nationalité, mais elle s'en démarque généralement. Une même société abrite plusieurs sous-cultures, définies par la profession, la religion, l'âge, le sexe, l'expérience, les intérêts et les appartenances sociales (orientation sexuelle, loisirs, origines…). Plus les échanges entre pays sont intenses, moins le découpage de ces sous-cultures correspond aux frontières politiques. Ainsi, du point de vue culturel, les passionnés de football, les traductologues et les militantes féministes sont parfois plus proches de leurs pairs respectifs que de beaucoup de leurs concitoyens.

Selon Ladmiral,

> "traduire la culture", ce sera le plus souvent traduire la composante culturelle d'un texte-source. Quand la distance inter-culturelle est grande, il

[1] « La culture ou la civilisation, au sens large ou ethnographique du terme, est le tout complexe que forment notamment les connaissances, les croyances, les arts, la morale, les lois, les us et coutumes et toutes les aptitudes que l'homme acquiert du fait de son appartenance à une société donnée. »

BDD-A2728 © 2014 Editura Universităţii din Suceava
Provided by Diacronia.ro for IP 216.73.217.142 (2026-11-14 22:56:20 UTC)

est clair que cette importation est très difficile sinon impossible. (Ladmiral, 1998 : 23)

Or, cette distance interculturelle est parfois bien moindre qu'on ne l'imagine, et même depuis longtemps : la mondialisation est certes un facteur de rapprochement, mais les échanges entre pays étaient déjà nombreux dans les siècles passés.

Toute œuvre littéraire est empreinte du contexte culturel de son auteur. Des traces de ce contexte s'y inscrivent lors de sa création. Dans la mesure où l'auteur écrit pour des lecteurs potentiels, il est également influencé par l'idée qu'il se fait de leurs contextes culturels et tient parfois compte de l'écart potentiel entre sa propre doxa et celle de ses lecteurs présumés. L'original peut donc déjà être marqué par une dimension culturelle multiple.

Le contexte culturel de chacune des lectures du texte est aussi variable que ses lecteurs sont variés. Chaque lecteur apporte sa propre dimension culturelle. Moins celle-ci coïncide avec celle de l'auteur, plus il y a risque de distorsion ou d'écart entre le projet de l'auteur et l'œuvre perçue. Certains lecteurs se situant dans un contexte éloigné cherchent à combler le fossé qui les sépare du contexte originel. D'autres lisent simplement l'œuvre avec leurs yeux, contribuant ainsi à sa transformation. Toute lecture conjugue donc deux dimensions culturelles, car le texte, dans lequel s'est imprimé le contexte culturel de l'auteur, est perçu en fonction du contexte culturel du lecteur. On peut même y voir trois dimensions culturelles : celle de l'auteur, celle du lecteur présumé et celle, prépondérante, du lecteur effectif.

Le traducteur est un lecteur effectif prépondérant, car de sa lecture dépendront toutes celles qui seront possibles dans sa langue cible. Lors du processus de traduction, il ajoute au texte son propre contexte culturel et celui de son propre lecteur cible présumé. Par la suite, chacun de ses lecteurs cible ajoutera sa propre dimension culturelle de lecteur cible effectif.

Lors de chacune des traductions du texte dans une autre langue, et lors de chaque lecture de chacune de ces traductions, de nouvelles résonnances culturelles viennent s'imprimer dans le texte. Il serait toutefois erroné de considérer que le texte, à chaque étape, devient plus complexe ou plus discordant. Animé par un instinct de cohérence, chacun et chacune, à chaque étape, résout les problèmes liés aux hétérogénéités ou dissonances

BDD-A2728 © 2014 Editura Universităţii din Suceava
Provided by Diacronia.ro for IP 216.73.217.142 (2026-11-14 22:56:20 UTC)

pour pouvoir lire ou produire un texte remplissant son contrat – un texte homogène, compréhensible, proportionné, même s'il s'est érigé sur une multiplicité de dimensions plus ou moins conciliables.

Contrairement à l'auteur, qui peut en toute légitimité écrire de son seul point de vue, et au lecteur, qui peut aussi lire le texte comme bon lui semble, le traducteur a pour mission de se placer dans le contexte de l'auteur quand il lit l'original et d'envisager le contexte de son lecteur quand il produit la traduction. Il procède à une double projection. Bien qu'il reste tributaire de sa propre doxa, il s'évertue à la compléter ou à en faire abstraction au gré des besoins. À cet effet, il analyse chaque élément du texte qu'il traduit dans l'idée qu'il pourrait signifier quelque chose de particulier dans le contexte de la publication de l'œuvre et mesure la portée de ses choix à l'aune de sa conception du lecteur cible. Il opère des choix qui sont fonction de l'écart ou de la cohérence qu'il perçoit entre les contextes source et cible du point de vue culturel.

Selon Bensimon,

> aucune traduction ne peut être médiatrice entre des cultures dissemblables ou peu compatibles si elle ne prend pas en compte l'horizon d'attente de son destinataire, les idées et pratiques – la *doxa* – en vigueur dans la société réceptrice.[…] Les modalités selon lesquelles une traduction est reçue ont autant, sinon davantage, à voir avec les structures sociales et politiques, l'idéologie dominante, le goût, l'épistémè, d'une communauté donnée, à un moment de l'histoire donné, – qu'avec la *qualité* de la traduction elle-même. (Bensimon, 1998 : 10-11)

Quelle que soit la qualité d'une œuvre (ou d'une traduction) « dans l'absolu », elle peut manquer son but si le contexte de réception en pervertit la perception. Le traducteur doit donc être vigilant et distinguer entre éléments propres à la culture et éléments propres à l'auteur. Mieux il connaît la culture source, plus cette tâche lui est facile.

Les traductions de *Tom Jones*

Tom Jones, œuvre de Henry Fielding publiée en 1749, est l'un des grands romans anglais du XVIII[e] siècle. Le narrateur y relate les péripéties d'un personnage sincère et généreux, mais davantage guidé par son instinct (et même sa sensualité) que par ses principes moraux ou religieux. Le roman

BDD-A2728 © 2014 Editura Universităţii din Suceava
Provided by Diacronia.ro for IP 216.73.217.142 (2026-11-14 22:56:20 UTC)

s'articule en dix-huit livres, qui commencent tous par une adresse au lecteur dans laquelle le narrateur commente le récit, s'amuse à en retarder le cours et expose son point de vue critique sur divers thèmes. La nature ironique et souvent parodique de l'œuvre est l'un de ses traits constitutifs. Fielding vise notamment à tourner en dérision l'hypocrisie humaine et le roman sentimental, qu'il associe aux œuvres de Samuel Richardson, son contemporain.

La première traduction française de *Tom Jones* (1750) est due à Pierre Antoine de La Place, qui supprime les chapitres introductifs et modifie allègrement le contenu : « le texte est réduit de 40 % environ et l'aspect le plus évident de son originalité, la réflexion critique intégrée, disparaît » (Charles, 1994 : 948). De nombreuses autres traductions lui succéderont, notamment celles de Louis Claude Chéron de la Bruyère (1804), du traducteur anonyme E. T. (1828) et de Francis Ledoux (1964).

Tous ces traducteurs abordent leur travail dans l'idée de devoir gérer la différence culturelle entre la France et l'Angleterre. C'est tout d'abord dans le péritexte qu'ils l'expriment. La Place insère en guise d'avant-propos de sa traduction (qu'il appelle également *imitation*) la traduction d'une lettre qu'il a adressée à Fielding. En voici un extrait :

> si M. Fielding […] avait écrit pour les François, il eût probablement supprimé un grand nombre de passages très excellents en eux-mêmes, mais qui leur paraîtraient déplacés. Une fois échauffés par l'intérêt résultant d'une intrigue pathétique & adroitement tissée, ils supportent impatiemment toute espèce de digressions, de dissertations, ou de traité de morale, & regardent ces ornements, quelque beaux qu'ils soient, comme autant d'obstacles au plaisir dont ils sont empressés de jouir. J'ai fait ce que l'Auteur eût fait lui-même.
>
> Telle est, Monsieur, toute mon apologie, pour avoir osé, non pas changer, mais accommoder quelques parties de votre ouvrage au goût d'un peuple aux yeux duquel un choix des pièces dramatiques anglaises, & la Tragédie de Venise sauvée ajustée à notre Théâtre, ont eu le bonheur de plaire. (La Place, 1750 : vii-x)

La Place fonde son argumentation sur le fait que Français et Anglais ont des goûts et des tempéraments différents. Totalement insensible à l'ironie omniprésente dans les passages qu'il supprime, il présuppose que le

BDD-A2728 © 2014 Editura Universităţii din Suceava
Provided by Diacronia.ro for IP 216.73.217.142 (2026-11-14 22:56:20 UTC)

lecteur anglais apprécie le verbiage, alors que le lecteur français tient avant tout à connaître la suite de l'intrigue.

Dans sa préface, Chéron se rapporte aussi au goût français :

> Malgré le soin que j'ai mis à supprimer ce que trop évidemment le goût français (un peu sévère par parenthèse), n'aurait pu supporter, je vois encore de l'œil quelques endroits qui pourront l'offenser ; mais, en vérité, j'ai fait tout mon possible pour épurer mon original, sans le dénaturer pourtant. (Chéron, 1804 : v-vi)

E. T. commence par commenter les premières traductions dans son *Avant-Propos du traducteur,* soulignant :

> que La Place a cruellement mutilé *Tom Jones* ; que Lavaux lui a fait parler un français rempli de négligences ; que Chéron, lourd et diffus dans son exactitude, l'a privé souvent de sa grâce ; et que tous les trois ont commis de nombreuses fautes contre ce qu'on appelle le *costume*[1], dans une foule de mots et d'allusions dont le sens est plutôt révélé par la connaissance des mœurs et de la littérature anglaises que par les dictionnaires. (E.T., 1828 : i-ii)

Contrairement à ses prédécesseurs, E.T. semble surtout soucieux de traduire *Fielding* :

> Malheureusement, il est une difficulté presque insurmontable dans Fielding, pour qui veut le traduire avec une fidélité consciencieuse ; c'est le caractère tout particulier de son style, toujours clair sans doute, mais embarrassé par l'abus des parenthèses mêmes qui donnent le secret de sa pensée, lorsque, par exemple, ce qui est assez fréquent, il emploie la figure de l'ironie. (E.T., 1828 : ii-iii)

Il est cependant lui aussi persuadé que les Anglais supportent des digressions que ne peuvent digérer les Français :

> L'intérêt du roman est si vif et tellement soutenu, que le lecteur anglais pardonne à Fielding ses réflexions sur son propre ouvrage et ses

[1] Selon *Le Trésor de la langue française*, le costume est « [l'e]nsemble des caractéristiques d'une époque, d'un groupe social, d'un genre, le plus souvent immédiatement perceptibles ou relatives à l'aspect (*cf.* coutume). »

BDD-A2728 © 2014 Editura Universităţii din Suceava
Provided by Diacronia.ro for IP 216.73.217.142 (2026-11-14 22:56:20 UTC)

> digressions sur son observation subtile du cœur humain : mais le traducteur ne doit peut-être pas compter sur la même patience de la part du lecteur français. (E.T., 1828 : iii)

Qu'en est-il de Francis Ledoux ? Il qui écrit un siècle et demi plus tard dans sa préface :

> Il est curieux de noter à ce sujet l'évolution du goût en matière de traduction. Si, au XVIII[e] siècle, on demandait plutôt une adaptation du texte original, laquelle, supprimant tout ce qui était de nature à surprendre un esprit français, aboutissait dans la plupart des cas, et singulièrement dans celui de *Tom Jones*, à une sorte de rewriting assez peu heureux, il semble qu'outre la valeur littéraire propre d'une œuvre étrangère, l'on y cherche aujourd'hui précisément ce dépaysement, cette connaissance intérieure de l'âme d'un peuple étranger. (Ledoux, 1964 : xvii)

Ainsi, même si la tendance s'est inversée, le présupposé de la différence demeure : il y a bel et bien un « esprit français » et on est auteur anglais avant d'être auteur. Les Anglais sont eux aussi convaincus d'être différents des Français. On lit dans le premier article paru sur *Tom Jones* dans le *The Gentleman's Magazine* (une prestigieuse revue londonienne) ce commentaire sur la perception de l'infidélité du Tom de La Place en France :

> Inconstancy in a lover will no more be pardon'd by an English than a French woman, but the first will sooner pass by a slight neglect; in general, the English ladies are more jealous of a man's sentiments, the French of his actions.[1] (Lockwood, 1969 : 225-226)

En fait, l'attitude du héros a suscité moins de réaction chez les Français qu'en Angleterre, et les passages que La Place a supprimés pour ménager la patience des Français gênait tout au autant les Anglais. Au final, le livre *de* La Place est plutôt mieux reçu que celui de Fielding. Sa traduction fera autorité près d'un siècle durant, en dépit des autres traductions. Dans son article intitulé *Le Tom Jones de La Place ou la fabrique d'un roman français*,

[1] « L'inconstance d'un amant est aussi peu excusable aux yeux d'une Anglaise que d'une Française, mais la première saura plus vite pardonner un petit écart ; en général, l'Anglaise est plus jalouse des sentiments d'un homme et la Française de ses actions ».

BDD-A2728 © 2014 Editura Universităţii din Suceava
Provided by Diacronia.ro for IP 216.73.217.142 (2026-11-14 22:56:20 UTC)

Shelly Charles[1] signale d'ailleurs que les premières versions italienne (1756) et espagnole (1796) de Tom Jones sont traduites à partir de l'œuvre de La Place (Charles, 1994 : 934). De plus, *The Gentleman's Magazine* consacre en 1750 un premier article au *Tom Jones* de La Place, sans avoir jamais présenté l'original de Fielding (Charles, 1994 : 934). Manifestement, la version tronquée est davantage du goût de certains Anglais que l'original. Sous le titre « Unsigned review of *Histoire de Tom Jones* », on lit ainsi dans *The Gentleman's Magazine* de mars 1750 (XX. 117-18) :

> M. de la Place has considerably abridged this romance, which in the original makes 6 volumes. We would advise him to make some more retrenchments when he comes to give a second edition of his translation.[2] (Lockwood, 1969 : 226-227)

Malgré le talent de Fielding, son ironie érudite décourage les lecteurs de plusieurs pays. Les sacrifices faits au nom de l'adaptation culturelle se justifient par la nécessité de flatter la paresse intellectuelle des lecteurs.

La Place assume explicitement une bonne partie de ses interventions. Il écrit par exemple :

> Le véridique auteur de cette histoire a fait un portrait en grand et très détaillé des charmes, de la figure, du caractère, et des talents de notre héroïne ; et moi, pour épargner à nos Français, moins patients que nos voisins, l'ennui toujours inséparable des longueurs, je dirai tout simplement Que Sophie était belle et, qui plus est, aimable.[3] (La Place, 1750 : livre 4, ch. i)

Il établit ici une connivence avec le lecteur aux dépens du narrateur de l'original. De plus, par la formule « et moi (…) je dirai », il n'hésite pas à se mettre en avant. Ses commentaires peuvent sembler cavaliers :

> Il était cinq heures sonnées (dit l'éloquent auteur anglais en style beaucoup plus fleuri) lorsque [...]. (La Place, 1750 : livre 8, ch. viii)

---

[1] Comme il apparaîtra par la suite, j'ai repris bon nombre d'exemples de l'excellent article de Shelly Charles pour illustrer la traduction de La Place.

[2] « M. de la Place a considérablement raccourci ce roman, dont d'original compte 6 volumes. Nous lui recommandons de procéder à un nouvel élagage lors de la deuxième édition de sa traduction. »

[3] Shelly Charles mentionne cette intervention, tout comme la suivante (Charles, 1994 : 936).

BDD-A2728 © 2014 Editura Universităţii din Suceava
Provided by Diacronia.ro for IP 216.73.217.142 (2026-11-14 22:56:20 UTC)

Parfois, ses apartés frisent l'ironie :

> L'auteur anglais, effrayé de la nouvelle carrière dans laquelle l'introduit ses héros, fait ici une invocation générale, en style gravement comique, mais dont le Traducteur a désespéré de faire passer à son gré toutes les grâces dans notre langue. […] Le traducteur supprime donc la première partie de l'invocation, pour en crayonner, peut-être, hélas ! encore très faiblement la seconde.
> O génie ! S'écrie M. Fielding, ô toi précieux don du ciel ! Toi dont le secours seul nous rend capables de lutter contre le cours vulgaire des choses d'ici-bas ! toi, qui fais germer ces divines semences que l'art mûrit et conduit à la perfection, viens, accours, sois mon guide ! (La Place, 1750 : livre 13, ch. i)

La Place-traducteur s'adresse directement au lecteur, tout comme le fait Fielding-narrateur. Par ses interventions, il établit une forme de complicité avec le lecteur, qui tend à tourner Fielding en dérision. Il ignore l'ironie de l'auteur originel, mais en use lui-même contre lui.

Toutes les interventions du traducteur ne sont toutefois pas signalées. Une part importante de l'élagage s'opère subrepticement et se focalise sur des passages où Fielding use du pastiche. Les traducteurs, ne sachant décrypter l'intertextualité, sacrifient des effets d'excès qu'ils mettent probablement sur le compte du prétendu goût anglais pour les longueurs. Ils s'évertuent à combler l'insuffisant et à gommer le superflu sans se douter qu'ils se rendent coupables de banalisation et de mutilation.

Un passage où aucun traducteur n'a semble-t-il osé emboîter le pas à Fielding est la description parodique du jardin de M. Allworthy, le tuteur de Tom Jones (Fielding, 1749 : livre 1, ch. iv). L'excès est ici l'un des mécanismes de l'humour et la clé de sa signalisation. Le narrateur dépeint longuement un paysage bucolique stéréotypé, n'épargnant au lecteur aucun détail sur le cheminement d'un cours d'eau, qui prend sa source en haut de la pelouse et finit par se jeter dans la mer, et produisant ainsi un pastiche des descriptions qu'on trouvait à l'époque dans les romances. À elle seule, la première phrase compte 119 mots et comprend douze incises ou subordonnées. Le fait que chacune d'elles se prolonge dans une autre donne au lecteur le sentiment que cette cascade d'articulations ne se terminera jamais et qu'il est à la merci d'un narrateur abusif. Le caractère exhaustif de la description, associé à sa nature stéréotypée et à l'emploi répétitif des

BDD-A2728 © 2014 Editura Universităţii din Suceava
Provided by Diacronia.ro for IP 216.73.217.142 (2026-11-14 22:56:20 UTC)

charnières produit un effet comique de prolifération verbale. Le titre du chapitre, « *The reader's neck brought into danger by a description, his escape* […] »[1] (*ibid.*), annonce d'ailleurs le caractère ironique de cette description. Celle-ci s'achève de plus par l'intervention du narrateur, qui s'adresse directement au lecteur :

> Reader, take care. I have unadvisedly led thee to the top of as high a hill as Mr. Allworthy's, and how to get thee down without breaking thy neck, I do not well know.[2] (Fielding, 1749 : livre 1, ch. iv)

Le caractère tout à fait irréaliste et artificiel de la position du lecteur, qui se trouve juché au sommet d'une colline par le jeu d'une description périlleuse, ne laisse pas de doute sur le fait que Fielding joue autant avec le propos qu'avec l'image du narrateur. La profusion descriptive (d'au total 183 mots) est totalement perdue chez La Place, qui réduit le passage à 56 mots. Elle n'est pas non plus sensible chez Chéron, qui traduit le tout mais en le banalisant, de sorte que l'effet parodique disparaît. Ledoux (avec 165 mots) restitue lui aussi le contenu, mais, plutôt que de forcer le trait, atténue l'effet de surcharge pour rendre le texte plus digeste – et manque donc de signaler l'ironie : le lecteur est amené à croire que Fielding sombre malgré lui dans une forme de complaisance descriptive. Fielding semble pêcher précisément par ce dont il entend rire.

En l'occurrence, une dimension culturelle de l'original – la parodie – a échappé aux traducteurs. Comme le fait valoir Annie Brisset dans *L'identité culturelle de la traduction*, la culture

> oriente et façonne l'interprétation du texte original en s'interposant […] entre la subjectivité traduisante et l'objet à traduire. […]
> La culture est un lieu collectif qui […] impose ses propres *critères de pertinence* et, corrélativement, ses *résistances* et ses *censures* à l'interprétation des sens potentiels [et] des sens explicites. (Brisset, 1998 : 37)

[1] « Où le lecteur risque fort de se casser le cou du fait d'une description ; puis est tiré d'affaire. »

[2] « Lecteur, prends garde ! Je t'ai imprudemment conduit tout en haut de la colline de M. Allworthy et je me demande bien comment t'en faire redescendre sans que tu te casses le cou. »

BDD-A2728 © 2014 Editura Universităţii din Suceava
Provided by Diacronia.ro for IP 216.73.217.142 (2026-11-14 22:56:20 UTC)

Le fait culturel non décrypté devient encombrant et le traducteur cherche à le normaliser.

Il est intéressant de noter que des œuvres françaises de l'époque subissent le même type de traitement lors de leur traduction en anglais pour répondre à des exigences identiques.

Dans *Jeu d'échanges fictionnels anglo-français entre Le Paysan parvenu et The fortunate villager : or, memoirs of sir Andrew Thompson*, Catherine Séférian examine la traduction de la pièce *Le paysan parvenu*, de Marivaux (1735) et s'intéresse aux diverses interventions du traducteur. Elle relève des efforts de naturalisation de l'original, des transformations du cours de l'action et des intrusions dans le texte (Séférian, 20003 : 101). En ce qui concerne les omissions, elle fait valoir que :

> L'interprétation du traducteur correspond davantage au sentimentalisme anglais qu'à l'aimable lucidité de Marivaux. Le traducteur réintroduit également dans le texte des topoï […]. (Séférian, 2003 : 108)

Elle formule aussi les commentaires suivants :

> La plupart des omissions sont dues soit aux difficultés d'adaptation du texte original en anglais soit à la volonté du traducteur de ne conserver que les « fonctions cardinales » du texte et d'accentuer l'enchaînement narratif, de préserver le cours du récit. Tout ce que le traducteur estime superflu disparaît au profit d'une concentration sur Jacob et sur la trame narrative […]. (Séférian, 2003 : 110)

Curieusement, on retrouve ici la volonté de se concentrer sur le récit, que La Place présentait comme propre au goût français.

Outre les interventions visant à supprimer le dérangeant et à banaliser des effets parodiques non perçus, les traducteurs projettent parfois dans le texte une sentimentalité dont il est dépourvu. Shelly Charles signale plusieurs intrusions sentimentales de La Place dans le texte (Charles, 1994 : 953-954). En voici quelques-unes à titre d'illustration :

> When Jenny appeared, Mr Allworthy took her into his study and spoke to her as follows : […] (Fielding, 1749 : livre I, ch. vii)[1]

[1] « Lorsque Jenny arriva, M. Allworthy la fit entrer dans son bureau et lui parla en ces termes […]. »

BDD-A2728 © 2014 Editura Universităţii din Suceava
Provided by Diacronia.ro for IP 216.73.217.142 (2026-11-14 22:56:20 UTC)

devient

> […] la pauvre fille obéit en tremblant, et fut introduite dans le cabinet de son juge, aux pieds duquel elle se jeta toute en larmes. (La Place, 1750 : livre 1, ch. v)

De même,

> […] here Jenny expressing great concern […].[1] (Fielding, 1749 : livre 1, ch. vii)

devient

> Les dernières paroles de M. Allworthy produisirent en elle un mouvement subit : elle se leva tout à coup, voulut parler, n'en eut pas la force ; de nouveaux sanglots lui coupèrent la voix ; elle ne put que pleurer. (La Place, 1750 : livre 1, ch. v)

Shelly Charles souligne que le texte de Fielding a été neutralisé non pas parce qu'il était anglais, mais parce qu'il était par trop déviant :

> Plus qu'un « roman français » il s'agit donc de faire de Tom Jones un roman tout court. Le retirer de cette « new province of writing » dont il se réclame, pour le ramener au genre dans sa définition conventionnelle, accessible. Plus qu'une « adaptation française », c'est une adaptation à certaines normes du romanesque, à un certain type de lecteur et surtout à un certain type de lecture réservée au genre. Ce n'est pas une lecture française qui s'oppose à une lecture anglaise, mais une lecture contemporaine, courante, qui s'oppose à une lecture distanciée, « savante », où l'évolution historique mêlera la dignité du genre au respect du texte. (Charles, 1994 : 947-948)

La différence culturelle n'est qu'un alibi pour reformater le texte selon les préconceptions du traducteur. Or, comme l'écrit Jean-René Ladmiral,

> Surtout, l'objet de la traduction, ce n'est pas l'étrangeté culturelle et linguistique d'un texte-source, mais sa singularité en tant qu'œuvre. Quoi qu'il en soit de sa spécificité culturelle, l'enjeu d'un texte littéraire n'est pas culturel mais littéraire […]. (Ladmiral, 1998 : 26)

[1] « Jenny manifesta alors un grand désarroi. »

BDD-A2728 © 2014 Editura Universităţii din Suceava
Provided by Diacronia.ro for IP 216.73.217.142 (2026-11-14 22:56:20 UTC)

Outre l'insertion de scènes sentimentales, certains des traducteurs ont cherché à atténuer les élans spontanés de Tom Jones. Lorsqu'un personnage bienveillant lui remet le carnet de sa bien-aimée, Tom est transporté d'une joie exubérante, que le narrateur détaille, puis utilise pour faire allusion à la situation difficile des écrivains.

> Jones was kissing and mumbling the book, as if he had an excellent brown butter'd crust in his mouth, or as if he had really been a bookworm, or an author, who hath nothing to eat but his own works (Fielding, 1749 : livre 12, ch. iv).[1]

La Place corrige l'attitude de Tom pour la rendre plus conventionnelle. Une impulsion animale se mue ainsi en un geste d'adoration standard :

> Tom, en exprimant sa joie, baisait et rebaisait le petit livre.[2] (La Place, 1750 : livre 12, ch. ii)

Chéron, soucieux de ne rien perdre, mais ne sachant résoudre la difficulté, traduit aussi littéralement que possible en insérant le texte anglais sous forme de note de bas de page :

> Tandis que Jones baisait et dévorait en quelque sorte ce porte-feuille (1) il en tomba à terre un morceau de papier.
> (1) As if he had an excellent brown butter'd crust in his mouth, or as if he had really been a bookworm, or an author, who hath nothing to eat but his own works. (Chéron, 1804 : livre 12, ch. iv)

Ledoux restitue le propos, mais manque ici l'effet, car le jeu de mots lié à *bookworm* est difficilement traduisible et le choix de *dévorer* n'est guère idiomatique :

> Tom, baisait et mordait le carnet, comme s'il eût eu dans la bouche quelque excellente rôtie beurrée ou s'il eût été réellement un ver à livres ou un de

[1] « Jones embrassait et mâchouillait le carnet, comme s'il avait dans la bouche une savoureuse pâtisserie ou s'il était un rat de bibliothèque – ou un auteur n'ayant rien d'autre que ses propres œuvres à se mettre sous la dent. »
[2] Cette intervention est également signalée par Shelly Charles.

BDD-A2728 © 2014 Editura Universităţii din Suceava
Provided by Diacronia.ro for IP 216.73.217.142 (2026-11-14 22:56:20 UTC)

> ces auteurs qui n'ont rien à dévorer que leurs propres ouvrages […]. (Ledoux, 1964 : livre 12, ch. iv)

Ainsi, Ledoux, soucieux de ne rien omettre, se heurte à la difficulté de traduire cette triple comparaison faisant intervenir une réalité culinaire inconnue dans le contexte cible, un jeu de mots autour de la lecture, puis une raillerie envers les écrivains. Chéron, dans le même souci, prend le parti étrange de retranscrire une partie de l'original et La Place censure la sensualité au profit de la sentimentalité.

Comme le fait valoir Lefevere, l'idéologie du traducteur (qu'elle lui soit propre ou imposée par d'autres) et les conventions littéraires qui prévalent à l'époque de la traduction déterminent largement les choix traductifs (voir Lefevere 1992 : 41). Ces facteurs peuvent également être considérés dans la perspective de l'écart que le traducteur perçoit entre son propre contexte culturel et celui de l'auteur. Selon qu'il se sent investi d'un pouvoir de dominant ou d'une obligation de dominé, le traducteur, par son instinct de cohérence, résout les problèmes de dissonances découlant de cet écart, soit en corrigeant le texte pour le conformer à ses attentes, soit en l'important plus ou moins tel quel, au risque de le dénaturer si son principe lui échappe.

Conclusion

Notre réflexion autour des interventions des traducteurs de *Tom Jones* liées à des phénomènes ou des a priori culturels a fait apparaître trois types d'interventions : la suppression, au nom de la différence culturelle, d'un discours autoréflexif, novateur et dérangeant ; la banalisation d'effets ironiques non décryptés ; et le refaçonnage ponctuel de propos probablement jugés non conformes aux attentes du lecteur présumé.

Peu après sa publication, la lecture de *Tom Jones* en tant qu' « œuvre anglaise » a donné lieu à des interprétations biaisées, tendant à réduire un phénomène littéraire à la simple manifestation d'une différence culturelle. Plutôt que de percevoir l'œuvre dans sa dimension novatrice (ce qui exigeait de la replacer dans son contexte culturel *effectif*), certains traducteurs ont projeté sur elle des représentations associées à l'Angleterre et ont invoqué l'alibi de son altérité culturelle pour mieux s'autoriser à la censurer, la banaliser, et produire du stéréotype.

BDD-A2728 © 2014 Editura Universităţii din Suceava
Provided by Diacronia.ro for IP 216.73.217.142 (2026-11-14 22:56:20 UTC)

La perception d'une œuvre en tant qu' « œuvre littéraire », mais abstraction faite du contexte culturel dans lequel elle a pris naissance, peut nuire à la compréhension de certains de ses enjeux décisifs. Dès lors, le besoin de l'interpréter peut induire deux autres types de déviation : soit la différence culturelle fait écran et entraîne une lecture littérale de ce qui mériterait d'être décrypté, soit le traducteur projette dans le texte ce qu'il aurait voulu y trouver, transformant l'œuvre en miroir de ses propres fantasmes.

Bibliographie :

Sources

Fielding, Henry (1788) : *Tom Jones, ou l'enfant trouvé*, traduit par Pierre Antoine de La Place, Paris, Cussac [1750].

Fielding, Henry (1804) : *Tom Jones, ou Histoire d'en enfant trouvé*, traduit par Louis Claude Chéron, Giguet et Michaud, Paris.

Fielding, Henry (1828) : *Tom Jones, ou l'enfant trouvé*, traduit par E. T., Chez Dauthereau, Libraire, Paris.

Fielding, Henry (1964) : *Romans d'Henry Fielding*, textes présentés, traduits et annotés par Francis Ledoux, Gallimard, (La Pléiade), Paris.

Ouvrages de référence

Bensimon, Paul (1998) : « Présentation », *Palimpsestes* nº 11, *Traduire la culture*. Paris, Presses de la Sorbonne nouvelle.

Brisset, Annie (1998) : « L'identité culturelle de la traduction », *Palimpsestes* nº 11 *Traduire la culture*. Paris, Presses de la Sorbonne nouvelle.

Charles, Shelly (1994) : « Le Tom Jones de La Place ou la fabrique d'un roman français », *Revue d'histoire littéraire de la France*, nº 6, pp. 931-958.

Ladmiral, Jean-René (1998) : « Le prisme interculturel de la traduction », *Palimpsestes* nº 11 *Traduire la culture*. Paris, Presses de la Sorbonne nouvelle.

Lefevere, André (1992) : *Translation, Rewriting and the Manipulation of Literary Fame*, Routledge, London and New York.

Lockwood, Thomas, Paulson, Ronald (1969) : *Henry Fielding: The Critical Heritage*, Routledge and Kegan Paul, New York.

Séférian, Catherine (2003) : « Jeux d'échanges fictionnels anglo-français entre *Le paysan parvenu* et *The fortunate villager : or memoirs of sir Andrew Thompson»,* in *La traduction romanesque au XVIIIe siècle »,* Artois Presses Université, Aras.

Tylor, Edward Burnett (1924) [1871] : *Primitive Culture: Researches Into the Development of Mythology, Philosophy, Religion, Art, and Custom*, Volume 1, New York: J. P. Putnam's Sons.

BDD-A2728 © 2014 Editura Universităţii din Suceava
Provided by Diacronia.ro for IP 216.73.217.142 (2026-11-14 22:56:20 UTC)